

PRINCIPE #13

Choisir les cibles : d'abord les succès faciles qui donnent confiance. Puis les éléments difficiles qui consolident le changement.

- C'est intéressant que tu le vois comme de la pensée magique, dis-je à Jacynthe, sans aucune animosité, et je suis certain que tu peux me prouver que c'est vrai. Chacun ici peut le voir comme il le veut, et réussir ce qu'il veut vraiment dans ce changement.

Elle hésita une fraction de seconde, possiblement déséquilibrée par mon manque d'hostilité.

- Donc, tu avoues que ce n'est que de la pensée magique?
- Je crois que tu le vois ainsi, comme je crois que Élodie profite de cette situation pour cheminer sur des choses importantes pour elle. Et c'est à chacun de choisir ce qu'il en fait.

Et je fis quelques pas vers la cafétéria pour ne pas l'obliger à me répondre et provoquer une nouvelle escalade.

- Hé! Ne t'en va pas comme ça, échappa-t-elle, déconforte.
- On se voit bientôt... la rassurai-je au moment de tourner le coin.
- N'aie pas peur, très bientôt. Mais avant, tu dois te faire les dents avec Sergio Informaticien. Si tu survis... fit-elle sur un ton ironique.

Effectivement, sur la feuille de rendez-vous, les deux prochains se faisaient avec Sergio puis avec Jacynthe. Avant de disparaître elle-même dans son bureau, elle me défia :

- Et si tu réussis avec lui, alors je te croirai.

Grand Duc, confiai-je en moi-même, je poursuis mon vol, mais je me sens mis au défi. Je ne sais plus si je dois le relever ou non.

Les yeux du Grand Duc clignèrent deux fois. Ses aigrettes se dressèrent, sa gorge blanche aux taches noires, telle une cocarde se déploya. Un profond houhou-hou vibra dans l'air, comme une exhortation. Il se jeta en bas de l'arbre en déployant ses ailes et l'instant d'après, il n'était plus là. Impossible à distinguer dans la nuit, impossible à repérer tellement le vent glissait silencieusement sur son plumage duveteux. Il était là, il n'était nulle part. Le Grand Duc était en chasse. Simon frissonna. Sa proie sans doute aussi.

Parole # 13

Allume d'abord les lampadaires faciles pour éclairer la ville. Allume ensuite les villes difficiles pour bâtir le pays.

Simon comprit qu'il devait lui aussi se mettre en chasse à sa façon. Il ne réussirait pas à ensoleiller ce pays, si les villes d'éteigneurs n'étaient pas impliquées dans le mouvement d'éclairage. S'il était d'accord avec le principe qu'il n'avait pas à se battre pour chaque lampadaire, qu'il n'avait pas à se laisser décourager ou à se laisser mettre en colère par les éteigneurs de réverbères, il sentait qu'il était temps de passer à autre chose. Cela avait été une décision juste que de débiter par les villes faciles pour faire vivre de premiers succès individuels et montrer que c'était possible de rallumer des lieux perdus. Mais maintenant, son vol l'amenait directement sur les places fortes; il allait s'attaquer à ces villes quasi-militaires et à leur châteaux-forts pour donner une force au mouvement de lumière et pour bâtir le pays. Encore une fois, le Grand Duc l'avait amené à distinguer ce qui était puissant, ce qui était porteur de lumière, de ce qui n'était que distraction et enlèvement.



RÉFLEXIONS

personnelles

Quels sont les différents objectifs que je veux atteindre?

Quel est le degré de difficulté/facilité de chacun?

Lesquels sont plutôt superficiels et lesquels sont plutôt essentiels?

Lesquels sont préalables aux autres?

Quelle pourrait être ma progression, en sachant qu'un objectif atteint donne confiance, qu'un objectif difficile éprouve les gens, qu'un objectif superficiel amène peu de changement et qu'un objectif fondamental amène un changement profond?

Quelle serait la parole de mon Grand Duc?



PRINCIPE #14

Ne pas avoir de pouvoir pour en donner aux autres.

Simon demeura dans l'ombre, étudiant les mouvements des éteigneurs de réverbères. Il sut exactement d'où provenaient les leaders : deux cités d'éteigneurs. Une ville au sud, bien marquée de lumières nettes comme des couteaux dans la nuit, même trop bien tranchées; et une autre dont il ne distinguait que le rayonnement dans le ciel, probablement bien tapie derrière une colline un peu plus loin au nord. Il prit la direction de la ville la plus proche, celle au sud.

Il arriva sur les abords de Sergio-ville. Il fut dirigé aux abords d'une autoroute marquée de plusieurs échangeurs bien ciselés, comme autant de bracelets colorés sur son long bras blanc. Droite comme une règle, éclairée comme un bureau de juge, elle allait s'ouvrir au loin sur une place centrale qui formait un cul-de-sac, puis repartait en sens inverse. Cette autoroute, complexe, se composait de dix voies routières, toutes surchargées de véhicules comme en pleine heure de pointe, quatre voies piétonnières et deux voies cyclables, tout en étant bordée de quatre voies ferrées. Plusieurs convois ferroviaires attendaient d'ailleurs à une signalisation rouge depuis probablement une éternité. Les automobiles étaient presque immobilisées sur la voie, de même que les cyclistes. Un vrai bouchon, mais en pleine nuit, sous un éclairage halogène cru, diffusé de façon précise et efficace par des milliers de projecteurs blancs comme si dans les zones éclairées, la moindre parcelle d'ombre devait être pourchassée et éradiquée. Mais sans qu'une seule goutte de lumière ne soit perdue. Le ronronnement des moteurs emplissait l'air pollué de diesel noir rapidement transpercé par la lumière aveuglante qui l'ignorait royalement. Si l'odeur de diesel rappelait Paris, les tours à bureaux carrées dressées comme autant de phallus technocratiques n'avaient pas du tout le charme de son vieil arrondissement. C'était un château fort de lumière artificielle et de tours imbuées de leurs centaines de bureaux. Vraiment, Simon n'éprouvait aucune sympathie, aucune attirance pour cette ville froide. Il s'ennuyait déjà. Y avait-il seulement des humains avec qui fraterniser?

Curieusement, il les découvrit tout au centre de ce château, sur la grand-place, inquiets, agités comme une mer intérieure. Cette place, rythmée par les rumeurs incessantes de la foule en forte discussion, rappelait celle de Bruxelles par ses habitations plus basses, aux toits vivants et aux enluminures riches et colorées. Flottant au-dessus des têtes, des affiches de marchands invitantes et évocatrices oscillaient peut-être sous le souffle des palabres grandiloquents. Au milieu des flots de paroles, une cinquantaine de lampadaires verts, ornés chacun de trois lampes à l'huile mortes trônaient malheureux, inutiles, obsolètes. Étonnant! Plusieurs centaines de citoyens tout autour frottaient sans arrêt des allumettes et des briquets pour s'éclairer tout en discutant avec force et conviction, mais sans jamais allumer un seul lampadaire. Le spectacle était ahurissant : des centaines de flammes vacillantes comme des vaguelettes blanches sous la brise nocturne qui s'allumaient et s'éteignaient dans un tumulte de voix ininterrompues, des gens de tout âge revêtus de lourds manteaux gris comme s'il faisait terriblement froid, entourant de leur gestuelle une cinquantaine de lampadaires morts comme des récifs. Telle était la morphologie de cette ville : une flèche de lumière agressive et dure, renforcée de véhicules de toutes sortes qui n'allaient nulle part; et au fond, une cible de noirceur et de froideur, occupée par une houle de gens en attente d'un vague événement.

- Je suis très heureux que vous soyez avec nous, déclara Sergio Informaticien en pénétrant directement dans mon bureau et en prenant place sans invitation. Grâce à vous, nous allons enfin pouvoir corriger la situation, rectifier les croyances et rétablir les faits. Vous avez une excellente réputation de rigueur. Comment comptez-vous procéder? Présentez-moi votre plan.

Les pupilles noires, les cheveux courts en brosse, il parlait d'une voix monocorde et systématique. J'avais quelqu'un de très

brillant et de très rationnel devant moi. Trop. J'y perdais mon côté humain, je devenais mal à l'aise. Cela devenait un effort pour moi que de continuer. Pourquoi était-ce si fort en moi?

Plein de bonne volonté, Simon salua le premier sous-groupe qui lui retourna spontanément son salut en levant ses flambeaux de mouche à feu vers lui. La première femme à sa gauche, noire, élancée, racée dans son long manteau bleu qui descendait jusque par-dessus ses chevilles, lui tendit la main avec un sourire de bienvenue comme si elle l'attendait depuis longtemps. De ses deux mains chaleureuses, elle lui prit la main, la caressa longtemps, tout en le dévisageant intensément de ses pupilles profondément noires et souriantes. Il en fut tout remué.

- Bienvenue à notre Allumeur National!, entendit-il crier d'un autre sous-groupe.

Il se retourna, sans abandonner la main chaude et menue, soulagé et heureux de se sentir ainsi accueilli. Dans la foule, la rumeur se répandit comme un feu d'huile parfumée: l'allumeur de réverbères était parvenu jusqu'à la Grand Place! L'allumeur était un Parvenu! Les gens crièrent de joie en levant bien haut leurs briquets comme dans un spectacle populaire. Ils entonnèrent un chant sûrement répété depuis longtemps :

- Bienvenue à notre Allumeur! Il va enfin rallumer nos lampadaires. Nous serons de bonne humeur! Oh Oui! Qu'il commence hier.

C'était la première fois que Simon se sentait aussi bien reçu. Cela le réconcilia avec toutes les femmes-bulldozers et tous les éteigneurs de réverbères. Au fond, il aimait bien son métier.

- Merci. Monsieur l'informaticien. Comme je l'ai expliqué, je débute par des entrevues individuelles pour saisir les

perceptions et les écarts entre ces perceptions...

- Je sais, coupa-t-il froidement. Je voulais plutôt dire comment allez-vous faire pour concilier des gens aussi émotifs que les « psy » avec des gens aussi pragmatiques que nous? Ce n'est pas la première fois, j'imagine, que vous avez affaire à une situation comme celle-là.

Ils se pressèrent autour de lui. Un homme à l'allure officielle, probablement le maire de la ville, fit miroiter ses nombreuses décorations officielles dont sa noire et forte moustache n'était pas la moindre. Sa carrure de garage lui saisit les épaules de ses deux énormes mains et l'étreignit dans une longue accolade qui lui fit perdre le souffle, qu'il ne retrouva tout juste que pour le perdre à nouveau sous le baiser de la femme-aux-pupilles-noires-et-à-la-main-chaude, tout sourire et toutes flammes. Vraiment, il se sentait plus grand que lui-même.

- Alors, demanda l'homme de garage, comment procèdes-tu, par lequel commences-tu? Il y a quarante neuf lampadaires tous mal disposés.
- Euh! N'importe lequel, cela n'a pas de réelle importance. Tiens, commençons par le premier juste ici, fit-il avec l'assurance d'un maître en la matière.
- Nooon! Interdit-il de sa voix tonitruante qui résonna jusque dans les poumons de Simon sans compter son haleine de rince-bouche qui l'asphyxia complètement. C'est celui de mon père!

Toutes les paires d'yeux lui lancèrent des reproches pour ne pas l'avoir deviné, alors que la foule émettait un immense « OOOH! » qui le fit rétrécir d'un bon mètre.

- Alors le suivant, souffla-t-il du demi-sourire embarrassé du centi-maître. Il craignait de perdre sa crédibilité vis-à-vis du Garage et de la femme à la main chaude.
- Bien, accorda le Garage.
- Non ! cria d'une voix craintive la femme aux mains chaudes

dont Simon savourait encore le seul baiser reçu. C'est celui de... (elle baissa la voix pour lui susurrer à l'oreille, effleurant de ses lèvres le duvet frileux du lobe de son oreille)... de mon amant. Nous nous sommes souvent lovés tout autour de ce lampadaire. Son long manteau s'ouvrit sur le fait pour dévoiler le long mouvement de son corps. Touchez au lampadaire, il est encore tout chaud. C'est un lampadaire érotique.

Simon en était tout allumé, il dut rougir un peu. Effectivement, le lampadaire était couvert de sculptures érotiques inspirées des temples indous probablement très excitantes au toucher comme au regard. En dernier recours, il se tourna vers le lampadaire suivant, qui lui, était recouvert de graffitis violents peints à la sauvette.

- *Es-tu malade, « man »! jappa une « punk squidji » toute droit sortie d'un film de cow-boys urbains. N'y pense pas une seule seconde!*

Sa crinière mauve ondula lorsqu'elle rejeta sa tête en arrière en signe de défi, tout en pointant vers lui deux doigts à demi gantés de cuir noir, sur lesquels dansaient des boutons argentés à l'allure menaçante. Elle tenait son bâton lave vitre en retrait prête à lui asséner un lavage de cerveau.:

- *Pas une seule! insista-t-elle alors que l'anneau qui transperçait sa lèvre inférieure vint presque chercher sa propre lèvre en un baiser mortel.*

Quand elle le relâcha et qu'il vit encore toute cette collection de regards anxieux peser sur lui, Simon se demanda bien s'ils voulaient vraiment qu'il allume quoi que ce soit. À quoi cela servait-il de l'accueillir si intensément, s'il ne pouvait rien faire. Il reprit sa main encore sous la chaleur de la femme noire et tenta de s'affirmer :

- *Écoutez, j'allume la prochaine femme que j'approche ou bien je m'en vais.*

Un murmure d'étonnement parcourut la foule.

- *La prochaine flamme, je veux dire, sentant qu'il devenait confus. Je ne passerai pas ma nuit à me promener d'un lampadaire à l'autre en me faisant menacer ou supplier de ne pas les allumer.*

- *Il a raison! hurla le Garage à la foule. Laissons-le rallumer les lampadaires que nous avons rationnellement dû éteindre pour nous protéger.*

- Vous parlez d'émotifs et de pragmatiques, résumai-je à l'informaticien. C'est votre définition du problème?
- Ce n'est pas une définition du problème, c'est la réalité. La Mère directrice n'a pas eu le leadership nécessaire pour faire entendre raison aux extrémistes de sa famille. Ce n'est pas pour rien que nous avons dû prendre une position plus ferme dans le conflit. Il vous faudra montrer plus de leadership qu'elle. Comment pensez-vous calmer la situation compte tenu de cela?
- Comme je vous l'expliquais, après les entrevues individuelles qui vont me permettre de me faire mon idée à moi aussi, une rencontre de groupe permettra...
- Oubliez ça, coupa-t-il sèchement, si je puis vous donner un conseil... C'est impossible de faire ça ici. Nous l'avons déjà essayé.

Chacune de ses phrases était ponctuée, aurait-on dit, par le coup de marteau du juge. Aucune réplique n'était bienvenue.

- Pourquoi?, tentai-je.
- Ah, vous n'avez pas encore compris? Vous allez voir par vous-même très bientôt. Avez-vous des solutions de rechange?
- Et vous?
- Ce n'est pas mon rôle. C'est vous l'expert. C'est à vous d'en trouver.
- Je vais vous en donner, mais vous ne les aimerez peut-être pas, conclus-je.

Il se hérissa devant la menace.

La foule de la grande place le surveillait. Simon s'approcha, sortit un briquet et s'accrocha au tronc du lampadaire pour hisser la flamme jusqu'à la première branche.

- *Pas avec ce briquet, lança découragé le barman qui s'était accroché à l'arbre de métal et qui le protégeait de sa main libre.*
- *Et s'il n'en a pas d'autres? interrogèrent les prunelles noires horrifiées.*
- *On dirait que ce n'est pas un très bon allumeur de réverbères, conclut la serveuse dont le maquillage gras étincelait sous les bougies vacillantes.*
- *Ce n'est pas un allumeur de réverbères très brillant.*
- *Non, il ne nous éclaire pas beaucoup, ajouta très sérieusement une autre voix émergeant des murmures grandissants.*

Là, c'en était trop! S'ils ne voulaient pas être aidés, et bien qu'ils s'aident eux-mêmes! Du haut des airs, le Grand Duc héla Simon juste au moment où il allait s'emporter et peut-être commettre l'irréparable.

- *Essaie de hululer mieux que moi ! cria-t-il sans que la foule ne l'entende comme lui seul sait le faire.*
- *Quoi? fit-il interloqué.*
- *Oui, afin que je te montre combien tu ne vaux rien, poursuivit-il sur un ton intimidant. Si tu essaies de voler plus haut, plus vite, plus silencieusement que moi, je t'attraperai entre mes serres sans que tu ne m'aies vu venir.*

Simon ne comprenait plus rien. L'avait-il insulté? Pourquoi le menaçait-il?

- *Mais ce n'est pas ce que je cherche, se défendit-il.*
- *Ils veulent quelqu'un de très compétent parce qu'ils ont travaillé fort et n'ont pas réussi. Mais si tu réussis, cela veut dire qu'ils ne sont pas compétents. Ils ne veulent pas que tu réussisses tout en le désirant ardemment.*
- *Réussir sans réussir! C'est impossible de me demander cela!*
- *Il faut parfois que l'allumeur de réverbères soit l'expert le plus incompetent pour que les gens sachent allumer leur réverbère.*

Parole # 14

« Parfois, il faut être incapable d'allumer un réverbère pour qu'il s'allume. »

Je réfléchis : jusqu'à présent, Sergio avait boycotté mes idées et celles de tout le groupe parce qu'il voulait prouver que ses idées étaient bonnes. Mais il n'avait jamais réussi seul à régler le problème. Je résolus de ne pas chercher de puces à cet informaticien. Puisqu'il voulait montrer à tout prix qu'il était meilleur que moi, il allait tellement être meilleur qu'il devrait trouver une solution avec le groupe et passer à l'action. Je poursuivis.

- Bien que... Quand j'y pense, vous semblez avoir une excellente lecture de la situation. Je dois vous confier quelque chose : c'est une situation très difficile et particulière que vous rencontrez ici.
- Vraiment?
- Je vous le dis, je n'ai jamais rien vu de semblable. Votre organisation est très complexe avec tous ces liens familiaux. Je comprends que vous n'ayez pas réussi malgré tous vos efforts. Je dois vous avouer, malgré toutes mes compétences, que je ne suis moi-même pas très certain de ce qu'il faut faire.
- Ah non?
- Je ne vois vraiment pas comment vous aider si les deux groupes sont aussi polarisés que vous le dites et que la directrice, qui est aussi votre belle-mère, est à ce point incompétente.
- Ah oui? Mais elle n'est pas incompétente en tout. Au fait, elle pourrait même contribuer positivement dans cette situation. Pas en tant que belle-mère, bien sûr...

- Mais est-ce que cela vous donnerait vraiment quelque chose après tout ce que vous avez tenté?
- Bien, probablement pas grand chose. Mais peut-être que je ne risque rien après tout. Si je l'aidais, avec mon leadership et ma forte logique, peut-être arriverions-nous à diminuer les susceptibilités et au moins redresser l'entreprise. Vous ne pensez pas?
- Hum, fis-je en me massant le menton, ce serait très difficile, même pour vous...
- Rassurez-vous, je ne parle pas de la famille, pour laquelle il n'y a rien à faire, mais pour l'entreprise. J'en ai vu d'autres, vous savez.
- Hum, il vous faudra composer avec des gens émotifs, sans vous-mêmes devenir émotif et hostile, vous croyez que c'est possible?
- Vous avez raison. Mais je sais pleinement me maîtriser, je vous l'assure.
- Hum, peut-être réussirez-vous grâce à votre maîtrise, concédai-je. Mais comment parviendrez-vous à impliquer dans la recherche d'une solution des gens aussi émotifs qu'eux et aussi différents de vous? J'ai quelques idées là-dessus. Si vous le permettez, je considère que...

Je me rendais compte qu'au fond, il m'importait peu qu'il soit imbu de lui-même, qu'il ne sache pas que faire de ses propres émotions refoulées et qu'il ne perçoive qu'une faible partie de son impact. Dans le cadre de mon mandat, je devais l'aider à canaliser son énergie de façon constructive tout en se synchronisant avec les efforts des autres. De même, il devenait secondaire pour moi de connaître la véritable nature du problème si les gens se mettaient à la tâche pour établir un diagnostic et le résoudre par eux-mêmes. Pour créer du sens, il ne faut pas nécessairement que tout le monde comprenne tout de la même façon. De toute façon, jamais je n'aurais réussi à créer un cadre d'analyse crédible à ses yeux. Il était le seul à pouvoir le faire.

Je songeai : « Pour que le sens s'allume en toi, informaticien, il doit s'inscrire dans une logique bien cernée, à l'abri du bruit désagréable des émotions. Alors seulement, tes lampadaires marquent un chemin propre et rectiligne qui te conduit jusqu'au bout du monde, même celui des émotions. »

La foule, irritée de voir un allumeur si incompetent, dans un seul élan dirigea ses briquets vers les lampadaires et chacun se mit à allumer celui qu'il voulait, à sa manière, tout en expliquant aux autres ce que l'allumeur n'avait pas compris dans la façon d'allumer. C'est en maugréant contre l'allumeur qui ne faisait pas grand-chose que les gens retrouvaient leur capacité d'allumer les lampadaires. Quelques minutes plus tard, toute la grand-place était raisonnablement éclairée. L'autoroute diminua légèrement son éclairage car elle n'avait plus besoin de compenser pour la noirceur de la grand-place et une nouvelle route apparut vers une autre ville importante. Pendant ce temps, l'allumeur « incompetent » quittait tranquillement la place en riant sous cape. Il prenait la direction du Nord, par la nouvelle voie qui s'offrait à lui.

En quittant il songeait à cette ville dont les abords bien en vue présentaient la froideur rectiligne du ciment, mais qui recelait en son centre un cœur débordant de sentiments tumultueux. Il n'avait pas pu, lors de cette première visite, favoriser un équilibre aussi en profondeur qu'il l'aurait peut-être souhaité. Il lui fallait reconnaître la limite du travail de l'allumeur de réverbères. Comme il lui fallait apprécier la puissance de son travail qui se manifestait par cette route du Nord maintenant éclairée.



RÉFLEXIONS

personnelles

Y a-t-il des moments où j'ai l'impression que plus je cherche à contrôler, plus je rencontre de l'opposition? Où plus je cherche à influencer, moins j'arrive à le faire?

Y a-t-il des moments où les gens se montrent totalement incompetents alors qu'ils sont aussi compétents que moi?

Ces indices m'indiquent-ils qu'il est temps que je n'aie pas de pouvoir pour pouvoir en exercer?

Quelle serait la parole de mon Grand Duc?



PRINCIPE #15

Distinguer les cibles : écarter avec humilité celles qu'on ne peut atteindre .

Je devais souvent me déplacer de longues heures en auto pour me rendre chez mes clients. J'aimais bien me retrouver dans des endroits différents, mais ces longues heures sur la route m'hébétaient et je finissais par me morfondre dans les hôtels. À la longue, je développai même la maladie du « client chiâleux », c'est-à-dire qu'un rien d'inconfort me rendait hargneux. Toujours cette route, ces affiches, ces restaurants, ces chambres, ces mêmes repas. À une époque, à un restaurant, la serveuse en me voyant arriver commandait aux cuisines un club sandwich viande brune chaud. C'était automatique. Elle était bien gentille et elle m'offrait un petit oasis de chaleur humaine de quelques minutes. Mais j'aurais préféré que mes interventions se déroulent en actions ininterrompues, sans déplacement, sans restaurant, sans hôtel, sans temps perdu, sans marche dehors, même sans impatience. Le plus long, c'était le temps de semence et de germination à l'intérieur de soi. Ces moments où on a l'impression que tout n'est qu'une longue perte de temps entre deux idées géniales qui n'arrivent pas. J'aurais préféré arriver aux conclusions dès le début d'un travail et devenir un allumeur très rapide et très efficace. Si j'avais pu, en retenant mon souffle, arriver plus rapidement aux résultats, je l'aurais probablement fait.

Mais je me rendais compte, quand je passais trop de temps dans l'action, sans réflexion, sans maturation, ou lorsque je passais trop rapidement du monde extérieur au monde intérieur, que mes paroles devenaient purement techniques, artificielles et sans âme. Je me souvenais d'un Sénégalais aux cheveux grisonnants qui, après son arrivée à l'aéroport de Montréal, attendait sur un banc depuis plusieurs heures. Quand les képis de sécurité lui demandèrent ce qu'il faisait là, il répondit qu'il attendait que son

âme le rattrape. Il avait voyagé si rapidement en avion que son âme avait du retard... Parfois, j'avais l'impression que mon âme n'arrivait pas à me suivre quand je brusquais les choses. Graduellement, j'appris à plonger et à remonter à la surface en laissant à mon âme le temps de me rattraper. Les longueurs permettaient au sens d'habiter mes actions. Les longueurs de temps avaient leur pouvoir. Un pouvoir fondamental. Comme une respiration. Comme un sens qui germe.

De l'autre côté de la colline, le paysage s'ouvrait sur un vide d'un noir profond : il n'y avait rien. Un trou noir dans lequel les reflets de la lune se perdaient. Simon devinait la présence de Jacynthe-ville en ces lieux, plus en fait par l'absence totale de lumière, que par quelque éclairage de rue. Aucune circulation automobile, aucun piéton, aucune fenêtre luminescente. Une ville abandonnée comme Val-Jalbert au Lac St-Jean. Ou plutôt une vie toute souterraine de tunnels et de lumière artificielle comme sous la Place Ville-Marie. Le vent humide sifflait, soulevant quelques poussières invisibles jusqu'à lui. Il frissonna en clignant des yeux. Il descendit la colline à tâtons, s'aidant d'un bâton qu'il distinguait à peine. Ses pas résonnèrent enfin sur un premier pavé, accompagnés du bruit sourd de la canne qui trébucha comme un aveugle. Une vague odeur de moisi l'accueillit, puis le saisit aux narines et lui colla à la gorge. Il renifla une présence diffuse et menaçante, provenant autant du sol que de l'air : il pénétrait en Jacynthe-la-cité.

Au premier réverbère que sa canne révéla, il signala son arrivée en l'allumant d'une flamme toute annonciatrice. Personne ne répondit. Aucun son net. Seule une rumeur lointaine et menaçante. La flamme s'enhardit, monta, puis sous une soudaine bourrasque chancela. Toute abasourdie du choc reçu, elle attendit. Elle finit par reprendre un souffle timide. Un peu plus loin, le second réverbère s'alluma avec fermeté, tint bon, mais éclaira peu. Plus profondément sur cette sombre avenue, le troisième s'attisa, hésita chambranlant.

Il demeura hésitant le temps que Simon pénètre dans un tunnel à la voûte ronde à l'intérieur duquel l'entraînait un peu malgré lui un semblant de trottoir. Il marcha un peu, puis il se dit qu'il n'avait rien à faire ici et qu'il ferait mieux de quitter cette ville fantôme au plus vite. Un violent coup de vent armé de poussières le repoussa sur le côté et l'obligea à s'abriter contre le mur de béton qui s'arcbuta contre lui, alors que son frêle bâton de pèlerin perdait pied et se laissait choir sur le sol. De longues secondes déambulèrent devant lui, marquant le temps passé à chercher sa patience. Qu'est-ce qu'il faisait là, dieu du ciel?

Jacynthe franchit la porte du bureau presque sans l'avoir ouverte, puis cogna sur le cadre. Elle déclara sans joie :

- C'est moi, voilà!

Me poussant presque hors de son chemin, alors que j'allais à sa rencontre, elle s'affala bruyamment sur le fauteuil qui poussa un « pouf » sous le choc, alors qu'elle exhalait un gémissement très sonore pendant que ses longues jambes revêtues d'un jean s'étiraient jusqu'en dessous de ma propre chaise, qui recula brusquement devant l'invasion. La carrure d'un joueur de football, épaulettes comprises, la bouche large ouverte sur le monde entier, ses cheveux en pleine sarabande, Jacynthe mit en mouvement ses longs bras de chemise :

- Alors, que veux-tu que je te dise?

Le claquement de ses longues mains sur ses cuisses de jeans cassa sec mon inspiration. Sa voix vibra à nouveau :

- Bien oui, c'est moi le problème ici, ils ont dû tous te le dire. Alors qu'est-ce que tu vas faire avec cette bande de poules mouillées?

Elle s'était tue, mais sa voix aux accents graves par moments, aux accents aigus presque en même temps, résonnait encore et encore dans la pièce effrayée. Elle n'était là que depuis deux

minutes et déjà, j'étais figé depuis une heure me semblait-il. Ses deux pieds se levèrent et retombèrent bruyamment sur le sol qui trembla de peur.

- Alors parle! ordonna-t-elle en s'avançant sur le bureau. Ici les gens s'écrasent dès qu'on dit quelque chose et ils n'ont aucun sens professionnel. Tu les as vus? Ils peuvent bien chiâler, si je n'étais pas là, les clients auraient n'importe quel traitement!

Le pupitre de chêne blêmit. J'étais incapable de répondre, c'était une terroriste émotionnelle! J'aurais voulu aller me cacher sous le pupitre qui lui-même cherchait à se faire tout petit pour s'écarter du chemin. J'étais nu et vulnérable sur ma frêle chaise de bois qui, elle, s'était bien dissimulée sous moi. Grand Duc, l'enfant en moi est terrorisé...

Pris dans le tunnel, il se souvint du Grand Duc en chasse et il décida que la meilleure chose à faire était de foncer et d'attaquer ce qu'il y avait de plus noir. Quand cela serait fait, le reste deviendrait plus facile. Il débuta sa progression. Le tunnel ouvrit sa gueule noire sur lui et l'avalait dans une pente de plus en plus accentuée. Des odeurs fétides montèrent à sa rencontre, charriées par ce vent de métro qui n'en finissait plus de menacer ses pauvres lanternes apeurées qu'il allumait de peine et de misère. De temps à autre, des gouttes d'eau invisibles résonnaient contre le ciment froid en le traitant de « plouc », comme si elles riaient de la direction qu'il prenait. Il se sentait s'enfoncer. Où s'en allait-il?

Je ramassai mon courage à deux mains et tentai de débiter l'entrevue. Jacynthe ne m'en laissa guère le temps.

- Alors tu vois ce que je te dis? chargea la Jacynthe qui n'avait rien d'une fleur.

- Euh! Qu'est-ce que je suis supposé voir? demandai-je, interloqué.
- Alors tu ne vois pas ce que je te dis? me prit-elle à revers.
- Euh ! Qu'est-ce que je ne suis pas supposé voir?

Elle parlait avec impatience, sans terminer ses phrases. Elle posait plus de devinettes que de questions réelles qu'elle marquait de grands mouvements de bras et de sanctions de souliers. Puis elle réussissait à en tirer des conclusions que j'aurais dû comprendre. Et enfin, elle jugeait ma compétence, sinon ma personne. Je la vis s'avancer vers moi, envahir mon espace vital, presque me toucher et me rendre responsable de ce qui arrivait tout en me faisant clairement savoir que c'était impossible de changer la situation si on gardait les mêmes gens en place. J'étouffais, je craignais de disparaître avalé par le dragon. La seule solution, selon elle, était de fractionner l'organisation en deux secteurs sans communication entre eux : les opérations et les soins.

- J'ai l'impression que tu es vraiment insatisfaite... tentai-je timidement.
- Insatisfaite? Il faudrait que tu inventes un autre mot. C'est inadmissible tout cela !
- Quoi cela?
- Bien tout cela! Tu ne vois pas? fit-elle, ahurie.
- Je vois que tu es en colère...

Les souliers cloutés martelèrent à nouveau le sol, les mitaines claquèrent sur ses cuisses, la langue d'acier fit éclater sa bouche de toute sa salive acide et je me sentis fouetté comme un vieux cheval stupide. Plus j'essayais de la faire parler de l'agressivité qu'elle ressentait ou de l'impact qu'elle pouvait avoir sur les autres, pire c'était, plus elle était hostile à mon égard. Vraiment, avec elle, je n'avais pas le tour, ni par ailleurs, aucun endroit où me cacher. Même pas à l'intérieur de moi. Grand Duc, es-tu encore là ou t'es-tu enfui toi aussi?

Simon tressaillit. Il ne l'avait pas entendu venir à travers les moqueries de « ploucs » ou peut-être était-il déjà là et il l'avait dérangé. Un sans-abri surgit de nulle part. Il se jeta sur lui en vociférant contre les fantômes dont, à ses dires, Simon était un représentant.

- *Vous êtes le démon de Mc Donald! Je vous ai reconnu. Prenez garde! Vous allez en manger toute une!*

Simon l'écarta en protestant de ses bonnes intentions avec une délicatesse craintive. Il voulut poursuivre son chemin mais celui-là revint à la charge et il s'agglutina à lui de tous ses vêtements gras en braillant à tue-tête contre les spectres du fast food qui le hantaient et qu'il voyait partout.

- *Je vois des hamburgers géants! Il y a des frites, il y a des frites partout! Le démon de Mc Donald est ici. Dieu que j'ai soif...*

Simon détestait les mendiants qui le harcelaient dans le métro pour un peu d'argent et qui l'envoyaient promener avec insultes en prime lorsqu'il ne payait pas suffisamment. Mais ce S.A. ou encore S.D.F. - sans domicile fixe (puisqu'il fallait toujours appeler ces gens avec des acronymes politiquement et socialement adéquats, lui avait-on dit) - battait tous les records. Simon lui donna quelques pièces de monnaie, puis se détourna vers un lampadaire sur sa droite pour l'allumer tout en montrant sèchement au sans-abri que son verbiage ne l'intéressait pas. Le S.A. leva le nez sur l'argent et resta accro à Simon, qui lui, trouva plutôt difficile de lever le bras avec ce poids gras et nauséabond qui y était suspendu et qui jacassait comme une patate dans la friture!

- *Personne n'a réussi à descendre aux enfers et à revenir vivant. Personne à part moi, vous entendez, tous! Et je vais conduire Mc Donald pour qu'il y ouvre le plus gros restaurant de tous les enfers!*

Et son lampadaire éclaira moins encore que le précédent. Il mit cela sur le compte de l'haleine du vagabond qu'il distinguait à peine mais qui soufflait ses odeurs d'huile rance par bourrasques étouffantes. Presque à côté, il alluma un troisième lampadaire pour qu'ils puissent s'appuyer l'un l'autre. Celui-là s'alluma bien, mais son halo devint plus faible que le précédent, à peine la grosseur d'une chandelle. Simon mit cela sur le compte de la fatigue et de la culpabilité de ne pas aider le S.A., car il se sentait de plus en plus fatigué et essoufflé comme s'il manquait d'oxygène. Il poursuivit sa descente aux enfers avec l'impression de monter l'Everest un clochard juché sur son dos, sonnait la charge contre tous ses fantômes que Simon craignait de plus en plus de rencontrer.

- C'est moi qui le guide. Je suis le Big Mac. Vous entendez tous? Vous êtes frits!

Le quatrième lampadaire eut à peine la puissance d'une allumette. Et vraiment là, il se sentit vidé, s'époumonant à chercher l'oxygène qui n'arrivait plus. Il s'arrêta : à travers les mèches de cheveux hirsutes du vagabond, qui gesticulait devant ses yeux comme s'il exécutait une danse incantatoire, il distingua à peine ses précédents lampadaires. On aurait dit que la noirceur se faisait plus noire encore, si cela était possible. Cette odeur de vagabond d'abandon devenait écœurante alors que sa bouche de métro jappait d'une voix de plus en plus décomposée. Tout cela l'imprégnait de partout au point qu'il avait l'impression de devenir lui-même comme le clochard. Pris de remords, il se demandait si son rôle n'était pas d'aider ce miséreux plutôt que d'allumer vainement des lampadaires dans un lieu où personne à part lui d'ailleurs ne venait. Il détestait se voir en train de le repousser, et en même temps, il détestait se faire bousculer et envahir par ce sans-abri. Découragé, il allait se laisser déshabiller par le McClochard qui commençait à tirer sur ses vêtements quand il perçut un hululement qui lui parvenait de peine et de misère. Il dû même hurler au Grand Duc de crier afin d'entendre ce qu'il disait.

- Que fais-tu dans les égouts de la ville? siffla une voix réverbérée avec mauvaise foi par le tunnel.
- Dans les égouts? s'étonna-t-il, inquiet. Quelque chose

clochait. Il jeta un coup d'œil dans le noir impénétrable qui lui collait à la peau autant que le clochard dégoûtant.

- *L'eau d'égout ne s'allume pas, l'avertit-il le plus sérieusement du monde.*
- *L'eau dégoûtante, murmura-t-il en adressant un regard au clochard qui cessa son battant une fraction de seconde, puis qui lâcha le débardeur qu'il avait presque arraché à Simon.*

Parole # 15

« N'allume pas de réverbère dans les canaux d'égouts : tu risques de te faire éteindre. »

Il comprit qu'il y avait des zones impossibles à illuminer pour un allumeur dans la plupart des villes : d'ailleurs ce sont souvent les égouts. Parfois on peut aussi rencontrer des villes qui ne sont que d'immenses égouts à ciel ouvert. À vouloir mettre en lumière ce qui est malpropre et qui pue, on ne fait parfois que faire ressortir encore plus de malpropreté. Il faut être mieux équipé qu'il ne l'était pour aller dans ce type d'égouts. Et il y a des gens qui, de toute façon, ne vivent que dans les égouts, et pour lesquels Simon devait accepter de ne rien pouvoir faire. Toute sa vie ne suffirait pas pour éclairer d'un quart de clair de lune cet endroit car il y avait des limites dans la quantité de lumière qu'il pouvait générer et partager. Plus il cherchait à l'illuminer, plus il l'éteignait : il y perdait sa propre lumière. La noirceur pouvait souvent contaminer la lumière. Il lui fallait sortir des égouts avant de devenir comme le clochard. Ensuite il pourrait identifier ce qu'il y avait à faire dans ces conditions et décider si même il pouvait faire quelque chose.

Rendu à demi-fou de terreur par la Jacynthe, je me rendis compte que parler de colère plutôt que des causes de la colère ou du cheminement qui avait conduit à la colère, entraînait souvent les gens dans une explosion plus colérique encore. Et rendre l'individu plus conscient de cette nouvelle colère, la colère de la

colère, pouvait provoquer une véritable crise d'hystérie. C'est ainsi que l'on s'enfonce dans des dédales sordides et inextricables. Dans une entrevue précédente, l'infirmière-aux-longs-cils en pleurs, traumatisée par Jacynthe, s'était lamentée :

- C'est de sa faute, moi je ne vauds rien, elle est plus forte que moi, c'est toujours comme ça avec des gens malhonnêtes, je ne serai jamais capable de m'en sortir. Ça a toujours été comme ça dans ma vie. C'est la société qui veut ça. C'est la mondialisation et l'exploitation qui en résulte.

Plus j'avais tenté d'éclairer son sentiment de victime, plus je lui avais fait vivre intensément sa victimisation, la rendant totalement impuissante. Je m'étais embourbé dans ce même type de canaux nauséabonds et j'avais éprouvé beaucoup de difficultés à nous en sortir. Tout en prenant conscience de la quantité de chemins menant aux égouts de cette organisation, je cessai d'amener Jacynthe à ce qui la frustrait et à ce qui la rendait irascible. Mais cela ne réglait pas tout. J'étais toujours terrifié par le dragon et je n'étais pas St-Georges.



RÉFLEXIONS

personnelles

Il s'agit ici de faire un examen des cibles que je cherche à atteindre, et des motivations profondes qui me pousse à les poursuivre.

Est-il possible que certains de mes objectifs soient surtout portés par l'ambition, par la jalousie, par le désir d'une revanche ou par une motivation secondaire qui a peu à voir avec le résultat essentiel?

L'humilité consiste ici en la reconnaissance de la motivation qui me guide, puis dans le réajustement de mes motivations. Cela peut m'amener à laisser tomber un objectif qui au départ semblait essentiel, mais qui apparaît bientôt secondaire au changement profond que je vise.

La démarche consiste ensuite à vérifier si toutes mes cibles sont atteignables, si elles ne reposent pas sur des utopies ou si elles n'exigent pas que « le monde entier change ».

Quelle serait la parole de mon Grand Duc?

